

pape aussi soumis abdiquerait la suprême dignité à leur premier commandement. Toutefois, ils lui envoyèrent des ambassadeurs pour lui représenter qu'il eût été plus facile de terminer le schisme s'il n'avait pas consenti à son élection. A cette observation, Pierre de Luna ôta sa chape, et leur répondit qu'il était prêt à renoncer à l'instant à son titre de pape, si le roi et l'Université le désiraient. Benoît joua si parfaitement la comédie, qu'il en imposa aux partisans de Boniface, qui se détachèrent de sa cause parce que celui-ci affectait, au contraire, des airs de hauteur, et qu'il déclarait hautement vouloir conserver la tiare, malgré les peuples et les rois.

Enfin, tous les esprits paraissant disposés à la paix, un concile national fut convoqué à Paris : dans cette réunion, les seigneurs, les prélats et les docteurs en théologie du royaume décidèrent que le seul moyen de terminer le schisme était la double abdication des pontifes de Rome et d'Avignon. Charles VI fit partir aussitôt des ambassadeurs pour notifier à Benoît le résultat des délibérations du concile de Paris, et il chargea ses oncles les ducs de Berry et de Bourgogne, ainsi que le duc d'Orléans, son frère, et les chefs de la députation de remettre au pape la lettre suivante :

« Très-saint-père, la volonté que vous nous avez toujours » exprimée, soit par vos discours, soit par vos lettres, de » terminer le schisme qui trouble la chrétienté, nous a dé- » terminé à vous envoyer comme ambassadeurs, nos oncles, » notre frère et plusieurs notables de notre royaume, qui » vous feront connaître les décisions de la grande assemblée » que nous avons tenue dans notre bonne ville, et qui pren-

» dront avec vous les mesures qui seront jugées nécessaires » pour en assurer l'exécution entière. »

Benoît, se trouvant pris dans ses propres filets, fit traîner les négociations en longueur, cherchant chaque jour de nouveaux prétextes pour ne pas donner une réponse précise : enfin, lorsqu'il eut épuisé toutes les ressources de sa politique obséquieuse et fourbe, lorsqu'il se vit poussé dans ses derniers retranchements, et obligé de se prononcer, il publia, en présence des cardinaux, de ses officiers et des ambassadeurs de France, une bulle portant, « Que Boniface IX et » lui, avec leurs cardinaux, s'assembleraient dans un lieu sûr, » sous la protection du roi de France, afin de conférer en » semble sur la réunion de l'Église; mais qu'il ne pouvait » s'expliquer sur les clauses de leur accommodement, pour » éviter que les ennemis de l'Église ne fissent naître des » obstacles à cette entrevue; que cependant il déclarait préa- » lablement, qu'il ne lui était point permis d'employer la » voie de cession pour terminer le schisme, parce que cette » mesure n'était pas canonique et n'avait point été suivie par » les Pères; qu'il préférerait manquer à une promesse donnée » inconsidérément, plutôt que de se rendre coupable d'hé- » résie en introduisant cette nouveauté criminelle; que » néanmoins, si le schisme ne pouvait s'éteindre ni par la » voie de l'entrevue ni par celle de l'arbitrage, il proposerait » ou accepterait pour faire cesser le scandale, tous autres » moyens, pourvu qu'ils fussent raisonnables, honnêtes, ju- » ridiques, et conciliables avec les traditions de l'Église et » les sacrés Canons. »

Après la lecture de cette bulle, qui mettait à jour la mau-



vaise foi du pape, les ambassadeurs indignés quittèrent la séance sans mot dire, et se retirèrent de l'autre côté du Rhône, dans la partie de la cité appelée Ville-Neuve d'Avignon, où ils étaient logés : pendant la nuit, ils délibérèrent sur ce qu'ils avaient à faire, et se mirent en rapports avec les cardinaux. Benoît ayant été instruit que ceux-ci envoyaient et recevaient à chaque instant des messages de la part des princes, craignit une conspiration, et fit brûler le pont pour intercepter les communications. Cette mesure n'empêcha pas qu'au matin les ambassadeurs ne passassent le fleuve dans des barques, et ne s'assemblassent avec les membres du sacré collège au couvent des frères mineurs.

Dans ce consistoire, la bulle du saint-père fut condamnée unanimement, et on décida que Benoît devait immédiatement déposer la tiare. Loin d'obéir à cette injonction, le pontife fulmina une seconde bulle pour confirmer la précédente. Alors, désespérant de vaincre son obstination par des menaces, les ambassadeurs et les cardinaux voulurent tenter une démarche de conciliation, et se rendirent au palais pontifical, « et là, dit la chronique du moine de Saint-Denis, » ils le supplièrent, à genoux, d'abdiquer la papauté. » Mais le fourbe Benoît, levant enfin le masque, leur dit d'un ton rempli d'arrogance :

« Sachez, vous tous, princes de l'état et de l'Eglise, que » vous êtes mes sujets, et que jé suis le souverain seigneur » des peuples et des rois, puisque Dieu a soumis tous les » hommes à mon autorité! Sachez que les cardinaux n'ont » d'autre pouvoir que celui de choisir parmi eux le plus di- » gne, et de le faire pape; et dès qu'ils l'ont déclaré chef

» suprême de l'Eglise, l'Esprit saint l'illumine tout à coup, » il devient infallible et sa puissance égale celle de Dieu : » il ne peut plus être assujéti à aucune domination; il est » placé au-dessus des puissances de la terre, et il ne peut » plus être déposé du trône apostolique, même par sa vo- » lonté; enfin, la dignité de pontife est si redoutable, que le » monde doit écouter nos arrêts, courbé dans la poussière, » et trembler à notre parole! »

Voyant l'inutilité de leurs efforts, les ambassadeurs sortirent de l'assemblée sans prendre congé de Benoît, et se rendirent immédiatement à Paris pour rendre compte de leur mission au roi Charles, et pour aviser aux moyens à prendre dans ces conjonctures.

D'après l'opinion des principaux docteurs de l'Université, il fut décidé qu'on enverrait des députés dans toutes les cours d'Europe pour provoquer la réunion d'un concile universel, afin de déposer les deux papes.

Benoît, furieux contre l'Université, qui avait pris l'initiative dans ces démarches, essaya d'affaiblir son autorité en fulminant contre elle les plus terribles anathèmes; il déclara ses docteurs, ses professeurs, ses étudiants et ses suppôts ennemis de Dieu et des hommes et maudits pour l'éternité. Sans se laisser effrayer par ces bulles impuissantes, le corps universitaire protesta contre cette violence et en appela au premier pontife qui serait canoniquement élu. Alors le saint-père déclara cette appellation contraire à la plénitude de la puissance qui lui avait été transmise par l'Apôtre et par ses successeurs, et renouvela son excommunication. En même temps il députa dans toutes les cours des agents



qui prodiguèrent l'or et les promesses pour empêcher la convocation du concile œcuménique.

Non content de toutes ces intrigues, Benoît chercha encore à organiser une conspiration contre son compétiteur : à son instigation l'évêque de Ségovie et le comte de Fondi, ses créatures, corrompirent les bannerets, soulevèrent le peuple, et se portèrent au palais du Vatican, à la tête d'une troupe de cavaliers, pour enlever Boniface ou pour le tuer ; mais la tentative échoua par la grande promptitude que mit Ladislas, roi de Naples, qui était alors dans Rome, à envoyer du secours au pontife ; les insurgés furent mis en fuite, et l'évêque de Ségovie, le comte de Fondi et les bannerets furent obligés de quitter l'Italie pour se soustraire au châtement qu'ils avaient mérité. Boniface, échappé comme par miracle à ce danger, voulut se mettre à l'abri d'une nouvelle sédition ; il prit à sa solde un grand nombre de soldats étrangers, fit construire des tours crénelées sur les murailles du château Saint-Ange, et y fixa sa demeure.

Comme rien ne faisait prévoir le terme des disputes qui troublaient la chrétienté, Benoît ne paraissant nullement disposé à faire la plus légère concession, l'empereur Wenceslas, Charles VI, et plusieurs princes d'Allemagne, se réunirent dans la ville de Reims avec un grand nombre d'évêques, et décidèrent qu'on procéderait à une nouvelle élection sans s'inquiéter de l'acceptation ou du refus de Pierre de Luna, et qu'on enverrait seulement un ambassadeur à Boniface pour l'exhorter à donner son abdication.

Pierre d'Ailly, prélat de Cambrai, chargé de cette mission, vint à Rome, et trouva Boniface dans les meilleures

dispositions, du moins en apparence, car après avoir pris l'avis de ses cardinaux, il déclara qu'il déposerait la tiare si son adversaire prenait l'engagement de suivre son exemple. Pierre d'Ailly reprit immédiatement la route de France, en passant par Coblenz, où se trouvait Wenceslas, auquel il rendit compte du succès de son ambassade, en lui exprimant toutefois ses craintes de voir le saint-père revenir sur sa décision. « Puisqu'il en est ainsi, lui dit l'empereur, » soyez sans inquiétude ; je prends l'engagement de Boniface » au sérieux : dites au roi de France qu'il soumette son pape, » et je me charge du mien. »

Dès que l'évêque de Cambrai fut arrivé à Paris, le roi Charles assembla un concile national où furent admis les ambassadeurs de Hongrie, de Bohême, d'Angleterre, d'Aragon, de Castille, de Navarre, et de Sicile ; on décréta que vu l'obstination de Benoît XIII, on lui refuserait tout subside. « En » conséquence, dit Jean Juvénal des Ursins, l'Église de » France se trouva avoir recouvré ses antiques libertés et » franchises, c'est-à-dire que le clergé eut l'autorisation de » procéder aux nominations de dignités et de bénéfices par » voie d'élection. » L'assemblée arrêta également que le roi, sans plus de préliminaires, enverrait à Avignon le vénérable Pierre d'Ailly et le maréchal de Boucicaut avec une armée, pour obliger Benoît à quitter la chaire de l'Apôtre : ce qui fut exécuté immédiatement.

En apprenant l'arrivée des envoyés français et l'approche des troupes, le pape éprouva une vive frayeur ; cependant il sut dissimuler son émotion, et lorsque l'évêque de Cambrai vint lui signifier le décret rendu par le concile, il répondit



» d'une voix calme : « Non, je n'abdiquerai point. Que votre  
 » maître apprenne que j'ai été élu souverain pontife par la  
 » volonté de Dieu, et que je n'obéirai jamais à la volonté des  
 » hommes, ma résistance à leur perversité dût-elle me valoir  
 » la couronne du martyr. »

Après cette réponse, les cardinaux, qui prévoyaient les conséquences d'un semblable refus, et ne voulaient point s'exposer aux horreurs d'un siège, se levèrent de leurs bancs et s'échappèrent de la salle d'audience les uns après les autres pour faire leurs préparatifs de départ. Pierre d'Ailly et le maréchal de Boucicaut se retirèrent à leur tour et firent investir Avignon par leurs troupes. Ensuite, d'après les usages du temps pour les déclarations de guerre, le général français envoya un héraut d'armes défier le pape dans son palais.

Les habitants, effrayés de cette démonstration, se présentèrent en masse à la demeure pontificale, déclarant qu'ils ne voulaient point de guerre avec la France. En vain Benoît fit valoir que la ville était forte et bien approvisionnée de vivres; que ses alliés d'Italie levaient des troupes pour le secourir, et que le roi d'Aragon ne pouvait manquer, comme son parent et son fils spirituel, d'accourir à son premier appel; les magistrats furent inébranlables, et déclarèrent que les citoyens ne se battraient jamais contre les Français. « Eh  
 » bien, sortez d'ici, vilains! s'écria-t-il dans un transport  
 » de rage; gardez vos maisons, si vous pouvez; je saurai bien  
 » défendre mon palais. » Les portes de la cité furent immédiatement ouvertes, et le maréchal de Boucicaut fit son entrée dans Avignon.

Quant au pape, il fit rompre le pont-levis qui était devant

son château, et fit serment de ne point se rendre et de se précipiter du haut des créneaux de la tour, plutôt que de se voir prisonnier. Il écrivit ensuite à Martin, roi d'Aragon, employant tour à tour les prières et les menaces pour qu'il lui envoyât des troupes et pour qu'il l'arrachât des mains des Français. Là encore il devait éprouver une nouvelle déception, car le prince, après avoir pris connaissance de la lettre du pontife, dit au député : « Quoi! ce prêtre pense-t-il que  
 » je sois assez stupide que d'aller me mettre en guerre avec  
 » la France pour soutenir ses fourberies sacerdotales? Il est  
 » prisonnier dans son palais; eh bien, qu'il y reste. »

Opiniâtre comme le sont tous les prêtres, Benoît n'en continua pas moins à se défendre; il animait lui-même ses soldats, dit Juvénal des Ursins, et contribua à sauver le château par sa vigilance. Une nuit, pendant qu'il faisait sa ronde autour des murailles, il entendit un bruit souterrain de pas d'hommes et de bruissement d'épées; c'étaient les assiégeants qui, ayant enlevé les grilles d'un égout des cuisines, se glissaient à la faveur de l'obscurité dans la cour du palais; le saint-père appela à voix basse quelques-uns de ses gardes, et à mesure que les ennemis arrivaient un à un dans la cour, il leur jetait une couverture sur la tête pour étouffer leurs cris, et les faisait emporter dans les cachots. On fit environ soixante prisonniers avant que les autres en eussent l'éveil.

Pendant huit mois entiers que le saint-père eut à souffrir les rigueurs d'un siège, sa fermeté ne se démentit pas un seul instant : Charles VI de son côté fut inexorable, et consentit seulement à changer le siège en blocus jusqu'à ce que l'union fût rétablie dans l'Église.



Bien différent de son compétiteur, qui soutenait ses droits à la papauté les armes à la main, Boniface IX préférait la corruption à la résistance, et s'appliquait à grossir ses trésors pour acheter des consciences et pour se soutenir sur le trône. Toutes les ressources de la simonie se trouvant épuisées, il publia un nouveau jubilé pour l'année séculaire, quoiqu'il y eût à peine dix ans écoulés depuis le dernier. Ce fut encore un trafic scandaleux d'indulgences et d'absolutions; mais les offrandes ne furent pas aussi abondantes qu'au précédent jubilé, soit que le zèle des fidèles se fût ralenti, soit que la confiance des pèlerins dans les indulgences eût diminué. Alors Boniface imagina de s'en prendre au clergé; il révoqua les grâces et les bénéfices qu'il avait vendus depuis dix années; il cassa les unions de paroisses faites par lui ou par son prédécesseur immédiat, et remit en vente toutes les grâces, tous les bénéfices, toutes les indulgences.

Cette mesure échoua encore, et l'empressement du clergé ne répondant pas à son attente, il eut recours aux inquisiteurs, et fit brûler une foule prodigieuse d'hérétiques pour s'emparer de leurs dépouilles. Il poursuivit également et pour le même motif la secte des blancs, espèce de moines mendiants qui parcouraient l'Italie en portant de grands crucifix artistement travaillés, qui laissaient tomber des gouttes de sang ou versaient des larmes pour attendrir les fidèles et pour extorquer de l'argent aux peuples ignorants et superstitieux. Boniface, qui voyait dans les blancs des concurrents redoutables, s'empara du trésor de la secte comme d'un bien qui lui avait été volé, fit arrêter les principaux chefs et les fit brûler vifs.

Pendant que l'Église d'Occident était déchirée par un schisme déplorable, l'Église d'Orient avait à lutter contre la nouvelle religion de Mahomet, dont les redoutables kalifes avaient déjà soumis au Koran le nord de l'Afrique et une partie de l'Asie. Jusque-là Constantinople avait résisté aux efforts des infidèles; cependant les conquêtes de Bajazet faisaient pressentir que les musulmans songeaient à faire passer l'empire grec sous leur domination; et Manuel Paléologue, qui régnait alors, prévoyant qu'il ne pourrait résister à ses terribles adversaires, abandonna sa capitale, qui composait pour ainsi dire tout son empire, et vint en France pour demander des secours à Charles VI. Il passa deux années entières au château du Louvre, au milieu des fêtes et des plaisirs: ses négociations, soit avec la France, soit avec l'Angleterre ou avec l'Allemagne, n'aboutirent à rien; et on le laissa retourner en Orient presque seul, tant le schisme avait épuisé l'Europe d'hommes et d'argent. Ce voyage de Manuel fut néanmoins très-favorable à l'Italie et à la France; car les savants qu'il avait amenés avec lui firent connaître ces immortels chefs-d'œuvre de l'antiquité que la politique des prêtres latins avait proscrits de la Gaule, de la Germanie et de la péninsule romaine, et préparèrent cette ère de régénération qu'on a appelée Renaissance.

Une révolution remarquable eut lieu pendant cette dernière année du quatorzième siècle: les Allemands renversèrent du trône Wenceslas, fils aîné de Charles IV, monstre d'impudicité, d'ivrognerie et de cruauté, qui faisait peser sur les peuples la plus exécrable tyrannie. On raconte qu'il ne sortait jamais qu'accompagné d'une escorte de bourreaux qu'il appe-





laît ses compères, et qui égorgeaient les malheureux que le hasard plaçait sur son chemin lorsqu'il était ivre. Ses crimes lassèrent enfin le peuple; de généreux citoyens se mirent à la tête d'une conspiration, attaquèrent le palais de Wenceslas, le firent lui-même prisonnier, et le renfermèrent dans les cachots d'une forteresse. Malheureusement la jeune fille d'un des geôliers eut pitié du roi détrôné et le fit échapper de sa prison par une issue secrète.

Aussitôt que les électeurs furent instruits de son évasion, ils se hâtèrent de prononcer sa déchéance de l'empire, et proclamèrent Robert III, duc de Bavière, roi d'Italie et de Germanie. Le pape de Rome ayant approuvé cette élection, Benoît XIII embrassa naturellement le parti de Wenceslas, qui conservait encore de puissants amis en Bohême, en Allemagne et même en Italie. Ainsi les deux papes, en soutenant chacun un des empereurs, rallumèrent la guerre civile, et reculèrent indéfiniment la réunion du concile qui devait prononcer leur déposition.

La France se trouvait également dans une agitation extrême relativement à la question de l'obédience; les ducs de Berry, de Bourgogne, la plus grande partie du clergé et l'Université de Paris, soutenaient qu'on devait exiger du pape d'Avignon sa renonciation au trône apostolique; mais la maison d'Orléans faisant cause commune avec les ambassadeurs du roi d'Aragon, avec l'Université de Toulouse et plusieurs ecclésiastiques influents qui avaient été gagnés par l'or de Benoît, mettait tout en œuvre pour faire délivrer le pape et pour lui rendre l'obédience.

De violentes discussions avaient lieu à ce sujet entre les



princes; et le peuple prenant le parti des uns ou des autres, se battit, selon la coutume, pour le pape, pour le roi et pour les princes. Enfin le parti des d'Orléans triompha; un gentilhomme normand, appelé Robert de Braquemond, gouverneur d'une des villes voisines d'Avignon, se laissa corrompre, et consentit à favoriser la fuite du pape. Comme son grade lui permettait d'entrer en pourparlers avec Benoît sans éveiller les soupçons, il en profita pour concerter avec lui un projet d'évasion.

Voici de quelle manière ils l'exécutèrent: après une conférence qui avait duré jusqu'à la nuit, le saint-père s'enveloppa dans le manteau d'un des domestiques de Braquemond, sortit de la forteresse, et traversa les lignes ennemies à la suite du capitaine; une fois hors des murs d'enceinte de la ville, il trouva une escorte de cinq cents hommes qui l'accompagna jusqu'à Château-Raynard, place réputée imprenable.

De cette retraite, il écrivit au roi: « Notre cher et bien-  
 » aimé fils, nous avons été assiégé pendant plus de trois ans  
 » dans le palais de notre ville d'Avignon, et notre personne  
 » sacrée a été exposée aux plus grands dangers pour la dé-  
 » fense des libertés de l'Église. Cependant nous avons pu re-  
 » connaître dans notre captivité, que notre constance à sup-  
 » porter les iniquités des hommes n'avait point touché vos  
 » esprits grossiers, et que notre courageuse résignation était  
 » regardée comme une preuve de faiblesse. Nous avons donc  
 » pris la résolution d'agir autrement, et après avoir humble-  
 » ment recommandé notre personne à la miséricorde divine,  
 » nous sommes sorti sans crainte du palais et de la ville;  
 » nous avons traversé les lignes de vos soldats, et nous